

Lisa M. Esqurial

Autre Monde

ou La Quête d'Elaia



*A ma fille Manon
A ma mère
A mon frère
A mon père et tous les regrettés de ma famille
A tous ceux qui restent, puissent-ils être là encore
longtemps
A Christine, Corinne, Pado, Soline, mes
premières lectrices
A mes amis pour leur soutien à travers les années
Et enfin à ceux qui m'ont encouragée à
poursuivre dans cette voie*

Avant-propos

Au commencement, contèrent poètes grecs et prêtres égyptiens, existait une île merveilleuse dont la superficie dépassait largement celle de l'Afrique ou même de l'Asie. Ses paysages, tantôt désertiques tantôt luxuriants, se miraient dans des eaux turquoises à nulles autres pareilles, celles du plus vaste océan. Les temples et monuments immenses érigés témoignaient de la grandeur et de la puissance de cette civilisation régie par des souverains vénérés. De nombreux ponts se déployaient autour de sa périphérie et l'on pouvait ainsi circuler de cette terre vers les autres îles et de celles-ci également à travers tous les continents. Les hommes, grands, forts et beaux et disposant d'une intelligence suprême, vivaient dans la joie et l'harmonie grâce aux trésors inestimables de leurs plaines fertiles mais surtout du sous-sol recelant le plus précieux des métaux : l'orichalque.

Ils possédaient l'essentiel, voire même beaucoup plus, et malgré cela, un beau jour, mûs par un désir de

conquête nourri d'ambition, ils partirent étendre leur souveraineté aux peuples alentour en les assiégeant. Ceux-ci, bien que moins puissants, résistèrent tant et si bien que les envahisseurs furent terrassés précipitant ainsi la chute de leur civilisation. Car, dans le temps qui suivit, de violents tremblements de terre puis des inondations extraordinaires s'abattirent comme des malédictions. L'on raconte encore, qu'en l'espace d'un seul jour suivi d'une nuit néfaste, l'île et ses habitants furent engloutis. Aux dires des anciens, cependant, quelques âmes pures trouvèrent refuge dans les territoires voisins s'intégrant peu à peu à la population. Ils perpétrèrent ainsi des coutumes inconnues et un dialecte pour le moins étrange. C'est du moins ce que dit la légende.

*A la recherche des civilisations perdues
(Prologue, Livre II)*

E. Simius

I

Un soleil impromptu s'invite à travers les persiennes, dessinant de longs traits brillants sur le tissu de la housse de couette. Encore vaseuse après la soirée arrosée de la veille, Elaia émerge lentement, ouvrant péniblement un œil puis l'autre et les refermant aussitôt, éblouie. Elle vient de faire un rêve très étrange. Un lieu inconnu jusqu'alors mais pourtant si familier dans le songe. Un temple sur une colline au bord de l'eau. Un monument de style grec avec des colonnes doriques ou corinthiennes sur une terre aride baignée de soleil. Savant mélange entre le Parthénon et la Maison Carrée de Nîmes. Elle semblait heureuse là-bas.

D'un bref mouvement, elle tâte l'oreiller vide près d'elle et soupire. Un câlin matinal aurait comblé ses attentes mais hélas son amoureux du moment, plutôt adepte des réveils extrêmement matinaux, devait déjà fouler l'asphalte en tentant d'évacuer les miasmes tabac-alcool qui avaient pour un temps perverti sa belle santé. C'est d'ailleurs à l'occasion d'un de ses joggings

dominicains qu'ils s'étaient rencontrés. A cette époque – point révolue car datant d'à peine trois semaines – la jeune femme, désireuse d'éliminer quelques kilos superflus, s'imposait une heure de course sur les quais chaque dimanche matin. Vers huit heures, dans la ville encore endormie, Elaia, casquée, accompagnée de Lana (del Rey) ou Selah (Sue), motivée par un besoin impérieux de gommer ses affreux capitons, s'astreignait à cet exercice physique qu'elle jugeait néanmoins dépourvu d'intérêt. « Buvez, bougez, éliminez ! » était devenu son slogan. Le premier jour, elle fut épouvantée devant l'ampleur des dégâts : souffle court après seulement cinquante mètres, jambes flageolantes presque dès le départ, cœur et joues en feu. Elle se morigéna mentalement. Comment avait-elle pu en arriver là ? Elle, pratiquement première en endurance lors des épreuves scolaires. Monsieur Vin rouge ou Mme Nicotine, tels de perfides trublions, avaient entrepris leur travail de sape. L'après-midi même de ce dimanche-ci, elle ne put se permettre autre chose que de s'écrouler sur son canapé devant des séries parfaitement inintéressantes. C'est donc totalement convaincue du bien fondé de sa démarche qu'elle reprit ses baskets rouges sept jours plus tard.

A peine avait-elle effectué dix mètres qu'elle fut apostrophée par un coureur émérite. Pourquoi émérite ? Cela transparaissait dans cette aisance à mener de front sport et conversation. De plus, aucun signe de transpiration bien que ses chaussures,

couvertes de poussière et de boue, témoignassent d'un parcours accidenté. Or, le parc le plus proche se trouvait à quatre kilomètres à vol d'oiseau.

– Mademoiselle, attention, votre lacet est défait ! lui lança-t-il dans un clin d'œil.

– Oh, merci, rougit-elle, se sentant complètement stupide sans aucune raison.

Un lacet défait ce n'est guère un drame. En l'occurrence, à ce moment précis, cet oubli revêtait une importance rare. La jeune femme venait subitement de réaliser qu'elle avait enfilé ses chaussures et détalé sans plus de manières : les deux liens pendouillaient lamentablement de chaque côté de leurs pieds respectifs. Un acte manqué !

L'homme fit demi-tour et s'arrêta à sa hauteur. Il était étonnamment charmant ! Oui, c'est ainsi qu'elle pouvait le qualifier. A force de sorties et de rencontres diverses, Elaia pouvait dès le premier regard savoir à qui elle avait affaire. Nombre de prétendants, si peu « couronnables », entrevus puis oubliés voire croisés puis revus pour enfin être évincés et oubliés s'étaient, non pas bousculés, mais massés devant la porte de son petit cœur souffreteux. Aguerrie, dès le départ elle leur collait l'étiquette convenable : lourdaud, intéressant mais bon, intéressant voire plus, même pas en rêve ! Sur les sites de rencontres – où elle se connectait d'ailleurs de moins en moins souvent – l'on pouvait croiser de tout. Le monde masculin dans sa grande complexité ou sa grande vacuité ! Même la misère sexuelle à l'état brut.

A vingt-neuf ans passés, presque trente, Elaia en avait sous la semelle comme on dit trivialement ! Et puis, elle avait donné aussi ! Avec son Chris, entre ruptures et réconciliations pendant six longues années. Ce mec, rencontré à dix-neuf et perdu à vingt-cinq. Un parcours jalonné de longues périodes de break, presque aussi longues d'ailleurs que les moments partagés. Comme il l'avait fait galoper celui-là ! Mais elle n'avait pas besoin de maigrir à ce moment-là ! L'angoisse, la détresse se chargeaient de son cas.

– Vous venez souvent courir ici ? s'enquit le sourire enjôleur.

– C'est la deuxième fois ! répondit-elle franchement.

– Oh, c'est bien ! Vous habitez dans le coin je présume ?

– Oui, en effet.

– Vous comptez jogger encore un petit moment ?

– En fait, je viens de démarrer, confessa-t-elle dans un sourire contrit.

– Ah, dommage. Pour ma part, j'ai terminé pour aujourd'hui et je pensais aller déguster un brunch ? Est-ce que ça vous branche ?

Ok, tant pis kilos en trop ! J'ai bien envie de me laisser séduire par cette alléchante proposition. Elle espéra toutefois qu'il connaissait la meilleure adresse de la ville. Depuis toujours, le petit-déjeuner demeurerait son repas favori. Elle ne se permettait jamais de partir sans un délicieux café et quelques tranches de pain grillé beurrées et confiturées fondantes à souhait plongées

dans le breuvage. Dans la succession de ses menus privilégiés, le brunch arrivait en deuxième position. A l'Orangerie, ils se surpassaient pour sublimer les mélanges sucré-salé.

– On se retrouve ici-même dans environ une heure ? Au fait, moi c'est Thomas !

Elle acquiesça d'un mouvement de tête puis répondit :

– Enchantée, Thomas. Elaia !

– Oh, quel charmant prénom ! Très rare, je pense. C'est de quelle origine ?

– Pas très exotique. Seulement basque !

– Le Pays basque recèle d'énormes richesses que nous envient de nombreux étrangers ! La côte atlantique, les Pyrénées avec ses chemins de randonnées, le jambon... les jolies filles.

Elle lui rendit son sourire, déjà conquise.

Ils se séparèrent sur un signe de la main. Plus tard, tandis qu'elle plongerait dans ses pupilles noires, ils se découvriraient de nombreux points communs et décideraient, sans s'être préalablement concertés, de faire un bout de chemin ensemble. Dès le premier regard, elle sut – comme à chaque fois d'ailleurs – que cet homme serait important pour elle. C'était une évidence. Et pourtant, elle ne connaissait presque rien de sa vie privilégiant l'instant présent aux réminiscences de leurs respectifs passés amoureux.

Au même moment, perdue dans ses pensées, elle l'entendit ouvrir la porte de l'appartement puis surgir,

une poche de viennoiseries à la main. Par réflexe, elle se pelotonna sous les draps. Thomas se laissait doucement tomber sur le lit, découvrant sa cachette pour déposer sur ses lèvres un bonjour dans un baiser délicieusement salé. Et oui, au début d'une romance il y a des choses que l'on accepte en fermant les yeux, des choses merveilleuses et qui, au fil des années, nous rebutent avec la même intensité qu'elles nous ont auparavant attirées. Ces lèvres transpirantes ne passeraient pas le cap fatidique des trois ans ! Il paraît que c'est la durée biologique d'une passion. Oui, Elaia fondait littéralement devant les messages érotiques envoyés par le moindre millimètre du corps de son amant. Il suffisait qu'il passe près d'elle pour qu'elle ressente ce voluptueux vertige de l'amour. Parfois jusqu'à en oublier toute décence. Chris était bel et bien balayé !

Thomas Acker, trente-trois ans, un mètre quatre-vingt sept, brun aux yeux noirs, agent immobilier de son état, l'avait supplanté. A l'encontre de son prédécesseur, artiste fantasque, l'homme lui apparut rassurant dans sa paisible « convenabilité ». Sans se l'avouer ouvertement, elle fut séduite par son calme et son esprit pragmatique. Loin des délires fantasmagoriques qu'abasourdie elle avait si souvent écoutés avant. Oui, Thomas, enfin Tom, puisque c'est ainsi qu'elle souhaitait le nommer, l'apaisait, lui procurait cette sécurité dont chacune de nous aspire tout en extrapolant sur des aventures aux saveurs plus piquantes. Tom l'avait cueillie, respirée, choyée pour son plus grand bonheur.

– Je n’aime pas ta nouvelle couleur ! lâcha-t-il, alors qu’elle se lovait mollement entre ses bras.

– Quelle couleur ? lui demanda-t-elle, interdite.

– Tu as fait ça ce matin ?

– Mais voyons, je n’ai pas quitté le lit ! Je ne vois pas de quoi tu parles !

Elle se redressa, cala l’oreiller contre son dos et lui adressa une grimace. Mais il ne jouait pas. Son regard inquiet la dévisageait. Le doute qui s’installait au fond de ses iris l’interpella vivement. Il avança lentement sa main et la glissa dans sa chevelure. Elle l’écarta, agacée.

– Tes cheveux ! dit-il encore.

La jeune femme savait décrypter les signes avant-coureurs d’une dispute. Elle ne souhaitait pas ternir l’image de cette journée s’annonçant radieuse par de futilles et vains reproches. L’attitude de son compagnon la stupéfiait. La sérénité affichée disparaissait à mesure que l’angoisse l’envahissait. Elle se surprit à songer « je ne le connais pas ! ». Partager le même lit, quelques repas, diverses sorties depuis une vingtaine de jours ne signifiait pas être devenus intimes au point de percer tous les mystères de leurs personnalités. Trois mois plus tôt, elle ignorait encore son existence. Et pourtant, depuis lors, elle ne cessait de visiter les couloirs de son cœur sans vraiment chercher à en savoir plus. Les relations humaines sont ainsi de ce temps ! Tout va beaucoup trop vite !

Intriguée, n’y tenant plus, elle sauta du lit et courut vers la salle de bain. Le miroir lui renvoya l’image d’une

femme inconnue. Les traits de son visage aux pommettes bien rondes, s'étaient sensiblement affinés. Mais ce n'était pas le plus incroyable. Non. Ses cheveux, d'ordinaires longs, raides et sombres, se déployaient désormais en cascades ambrées. Un teint à mi-chemin entre le blond et le roux. Blond vénitien, semble-t-il. Non seulement la couleur avait changé mais également leur texture. Mais que m'arrive-t-il ? songea-t-elle effarée. Il la rejoignit et la prit aux épaules.

– Mais qu'est-ce que tu m'as fait ? cria-t-elle avec un regard désespéré.

– Enfin, tu délirais, je n'étais même pas lorsque tu t'es réveillée !

– Qu'est-ce que tu veux de moi ? lâcha-t-elle, subitement affolée.

Puis les choses dégénérèrent très vite. La pression sur ses épaules se fit plus intense à mesure que la lueur malsaine dans les yeux de Thomas s'intensifiait. Il allait la tuer. Mue par un irrépressible instinct de survie, Elaia envisagea rapidement les possibilités s'offrant à elle. Le prendre par surprise lui parut la meilleure solution. Elle s'arracha brusquement de ses mains dans une ruade, déguerpit en direction de la chambre, claquant la porte derrière son passage. Puis, effectuant un tour de clé, car elle avait préalablement prit soin de la retirer en franchissant le seuil de la salle de bain, elle soupira. Il ne pourrait pas la rejoindre. Sa présence d'esprit la surprit énormément, toutefois elle n'eut pas le loisir de s'en féliciter longtemps car le temps pressait.

– Je ne me souviens de rien ! Tu m’as droguée au GHB ? Qui es-tu, Thomas Acker ? Un serial killer ? Tu fantasmes sur les blondes ? C’est ça ?

Tout en parlant, elle tentait d’enfiler les quelques quelques vêtements abandonnés la veille au soir sur une chaise. Un jean, un pull à paillettes, des boots. Cela ferait l’affaire. Elle attrapa son portable sur la table de nuit, son sac dans l’entrée, ses clefs de voiture, son trench-coat et s’enfuit sous le vacarme du martèlement des poings de Tom contre la porte en bois. Celle-ci ne tarderait pas à céder.

Elle marchait d’un pas rapide jusqu’au parking où elle louait un emplacement pour garer sa Lancia Ypsilon, regardant constamment dans son dos, effrayée à la pensée de voir son agresseur la rejoindre. Les rues avoisinantes ne permettant plus le moindre stationnement libre en journée ou en soirée. Quelques années auparavant, à force de manœuvrer, elle parvenait encore à trouver une place près de son domicile. Mais depuis la mise en service du tramway, cela devenait une opération compromise. Alors, après une dernière tentative se soldant par des tours et détours dans le quartier pour enfin échouer dans un parc payant, elle dut se résigner à jeter l’éponge et se procura un emplacement à quelques encablures de son appartement. Elle composa le code d’entrée, pénétra dans l’enceinte du bâtiment, avisa sa voiture et se jeta à l’intérieur. Lorsqu’elle démarra, le son de l’auto-radio la

fit sursauter. A force de pousser le volume au maximum pour écouter ses morceaux préférés dans l'habitable bien clos, se préservant ainsi du vacarme extérieur, elle finirait par devenir moitié sourde. Seule dans son automobile elle ne percevait pas cet excès. Il fallait que quelqu'un l'accompagne pour qu'elle s'en rende compte. L'impossibilité d'entreprendre la moindre conversation la frappait alors de plein fouet.

Est-ce que Tom avait réussi à quitter la salle de bain ? Elle l'imaginait furieux, ravageant l'appartement ou pire lancé à ses trousses. Qui était cet homme ? Que lui voulait-il ? Cette rencontre impromptue était-elle vraiment le fruit du hasard ? Elle actionna sa télécommande. Au moment où la porte du garage s'ouvrait, elle le vit débouler sur le capot. Il tambourinait contre le pare-brise, le regard presque suppliant. Elle pourrait se laisser avoir encore une fois. Pétrifiée, elle verrouilla les portes puis fit vrombir le moteur. Il s'élança contre la portière, s'acharnant pour tenter de l'ouvrir. Elaia appuya sur la pédale d'accélérateur et quitta le parking dans un vrombissement d'enfer. Où allait-elle ? Elle ne pouvait retourner chez elle car, comme une sombre idiote, pressée de graver les étapes de leur relation, elle venait de lui remettre un double des clés. Mais n'avait point reçu de sa part à lui le même gage de confiance. Et oui, la flamme de cet amour à sens unique venait de s'éteindre sur cette simple mais oh combien douloureuse découverte.

II

Elle roulait depuis plus d'un heure maintenant, le cœur battant à tout rompre, tentant de reprendre ses esprits. Où pouvait-elle se réfugier ? Euskal Herria. Trop prévisible. Tom parviendrait à la débusquer rapidement. A part Marie – mais celle-ci devait déjà être partie à l'étranger – elle n'avait aucune attache. Pas vraiment de famille.

Il y a presque trente ans, un beau jour d'octobre, le facteur d'Ainhoa débutant sa tournée l'avait découverte sur les marches du bureau de poste emmitouflée dans une couverture bleu pâle. L'enfant déposé au fond du couffin était vêtu d'un petit bonnet et d'un babygro blancs vraisemblablement tricotés main. Sur le revers du bonnet, comme sur le devant de son habit de laine, était pareillement brodé au fil bleu « Elaia ». L'enquête menée à l'époque n'avait guère abouti sur l'apparition miraculeuse de parents potentiels. Le bébé n'était pas déclaré à l'Etat-civil, sa naissance n'apparaissait dans aucun registre d'hôpital

ou de clinique. Un accouchement maison. Mais parfaitement réalisé car le cordon ombilical avait soigneusement été coupé puis nettoyé. L'enfant portait encore un pansement recouvrant son nombril, preuve qu'il n'était pas bien âgé, tout au plus une semaine. Dans un petit village typique du pays basque tel que celui-ci nul n'ignore ce qu'il se passe derrière les portes et volets clos des maisons traditionnelles. Les familles enracinées depuis des générations se croisent, dissertent, s'apprécient, se détestent et s'épient. En permanence. Mais personne ne parle. La loi du silence règne en maître.

La petite fut donc appelée « Elaia », puisque tel semblait être le vœu de ses géniteurs, ou tout du moins de sa mère, voire d'un membre de sa famille. Enfant trouvée par le facteur, drôle d'arrivée dans l'existence. Vers les sept heures, ce matin là, Patrick Laurieux, le préposé au courrier, s'apprêtait à récupérer les missives en vue de leur distribution. Fraîchement muté dans la commune, il avait toutefois rapidement sympathisé avec la plupart des autochtones. Son accent parigot, tout d'abord raillé puis singé, avait forcé le barrage de leur méfiance collective à l'égard des expatriés. Sa fonction n'était pas non plus étrangère à leurs bonnes grâces. En ce temps-là, le porteur de nouvelles était un homme important de la société. On l'attendait de pied ferme. On l'accueillait parfois avec une collation ou un verre d'Izarra. Face à lui, les langues se déliaient autour de confidences intimes ou de ragots divers. Il était encore

jeune : vingt-six ans. Et surfeur. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle son choix de mutation s'était porté sur cette région. Ignorant de ce fait qu'il se trouverait plus aisément en pays inconnu que s'il avait choisi de partir Outre-Mer. Ici, généralement, les conversations se tenaient en basque. Et, autant certains patois locaux semblent compréhensibles, autant le mystère de cette langue-ci demeure étonnamment difficile à percer. Qu'importe, le titi parigot, casquette vissée sur la tête, pédalait de rue en rue, saluant au passage les Etcheverry, Etcheparre, Jaureguy ou Hirigoyen.

Mais revenons à ce matin du 27 octobre 1983 où il découvrit cet étrange paquet posé devant la boîte aux lettres. Se débarrassant prestement de sa sacoche et de sa bicyclette, il prit délicatement le couffin entre ses mains. Au début, Patrick songea qu'une petite fille avait oublié son poupon tant le berceau de fortune lui parut minuscule. Il s'avéra par la suite qu'il s'agissait véritablement d'un jouet assez solide pour supporter le poids d'un nouveau-né. Mais, lorsque le préposé se pencha pour regarder à l'intérieur, il perçut le mouvement d'une menotte. Fort heureusement, Patrick était du style nonchalant et ne s'affola guère. Il glissa par précaution son bras sous l'ossature en osier de manière à la renforcer car il craignait pour le petit corps bien fragile. Le bébé, bien que minuscule, occupait tout l'intérieur du couffin. S'il avait mesuré ne serait-ce qu'un ou deux centimètres de plus, il aurait été impossible de l'y placer.

Le premier réflexe du facteur fut de se diriger vers la gendarmerie la plus proche. Optant pour celle de Bidart, Patrick emprunta la fourgonnette de la poste et effectua les quelques kilomètres d'une conduite souple et extrêmement prudente. Il connaissait bien le brigadier Mora car ils cascadaient souvent ensemble le week-end au-dessus des belles vagues biarrotes. Justement, celui-ci venait d'arriver et buvait un café avec d'autres collègues. La stupéfaction se lit sur les visages dès que le facteur déposa son paquet près du comptoir d'accueil. Dans l'histoire du village, nourrie plus souvent de légendes que de faits avérés, jamais pareille découverte ne fut ainsi faite. Ils songèrent aussitôt à une gamine du coin n'ayant pu assumer sa maternité. Peut-être même l'avait-elle cachée à sa famille, accouchant seule comme une bête au milieu de la forêt. Puis, ils virent le petit minois et s'attendrirent un instant. Quel malheur !

Le gendarme prit les choses en mains. Dans un premier temps, il contacta les services sociaux afin qu'ils se chargent du bébé. Depuis combien de temps n'avait-elle pas été nourrie, changée ? Était-elle en bonne santé ? Au premier abord, il semblait que oui mais ces hommes n'étaient guère pédiatres. D'ailleurs, l'enfant commençait à manifester son mécontentement par de petits miaulements qui se transformèrent ensuite en grands braillements. La pharmacienne fut appelée à la rescousse. Elle entra, les bras chargés de lait maternisé et de paquets de couches.

– Oh, c'est vraiment un nouveau-né ! Je dirais à